

Jean-Pierre Hornecker

Les Jets au

COUCOU-DES-BOIS

Dance-Parties - Années 1960

Hornecker Jean-Pierre

LES JETS

au dancing du

COUCOU-DES-BOIS

Dance-Parties, années 1960

Au Neuhof-Stockfeld

STRASBOURG

Introduction

L'histoire qui a marqué nos jeunesses s'étend sur plusieurs années. L'existence de la formation des Jets dura, elle aussi, quelque temps. Le récit ici ne concerne que la courte période qui se déroula au dancing du Coucou-des-Bois à Strasbourg-Neuhof (Stockfeld) entre 1961 et 1964. C'est la seule période où l'auteur de ces lignes parle d'expérience. Le reste appartient lui aussi à l'histoire mais l'auteur laisse à d'autres le soin de la raconter...

Ce texte a failli ne jamais voir le jour. Le hasard en a décidé autrement. Un alignement des planètes – comme on dit maintenant – en a favorisé l'émergence. Jeannot promenait son chien au Neuhof. Moi je passais par là. Je me suis arrêté. Nous avons parlé du bon vieux temps. Nous avons parlé de l'époque où la vie était encore belle... Et ça n'a pas raté ; nous avons évoqué la saga des Jets au Coucou-des-Bois : le mythique dancing du même nom où la formation musicale des Jets – dont Jeannot faisait partie – a vu le jour. Et l'endroit exact où elle y a pris son envol vers les sommets de la notoriété.

C'était au début des années 60... Plus d'un demi-siècle déjà...

Jeannot me racontât qu'il avait été récemment entrepris par un journaliste musical. Celui-ci désirait écrire un ouvrage évoquant la vie de ces groupes de jeunes musiciens qui avaient sévis à Strasbourg et ses environs, au milieu du siècle dernier. Jeannot me demanda de rassembler mes souvenirs, de déterrer de vieilles photos et de mettre tout cela en forme pour alimenter l'œuvre en question.

L'idée fit son chemin dans mon esprit. Peu de temps après, ayant questionné ma mémoire et celle de mon entourage, remué ciel et terre, déniché quelques photos au fond du grenier, je me suis mis à écrire la première mouture de cette incroyable histoire du début des Jets au Coucou-des-Bois.

Au soir de nos vies il nous arrive parfois d'évoquer le passé. Le parfum de ce dernier nous monte à l'esprit et c'est ainsi que le doux souvenir des temps anciens refait

surface. En ces temps-là, pensions-nous, la vie était pleine de promesses. Nous étions jeunes et fringants, les filles étaient belles, bref, nous étions les rois du monde. Nous pensions même un peu naïvement que le temps n'aurait aucune prise sur nous. Nous étions tous atteints d'une maladie sournoise : *l'illusion d'éternité*, ce mal indolore dont souffrent tous les jeunes de quelque époque que l'on parle. Vieillesse, malheur, maladies étaient des mots absents de nos vocabulaires. Ces fléaux n'existaient pas dans nos têtes. Nous étions jeunes et allions le rester longtemps : le présent se confondant avec l'éternité.

Notre mémoire est sélective. Il faut s'en méfier. Seuls les bons moments nous reviennent à l'esprit et tout comme les vins, se bonifient avec le temps. Les moments de peine, eux, s'évanouissent dans la brume de nos mémoires. C'est ainsi que se forment les mythes et les légendes...

Seule exception à ce phénomène : l'épopée du Coucou-des-Bois.

Souvenirs d'un monde perdu...

Rappelons ici, pour ceux qui ne le savent pas, qu'il s'agit d'un restaurant sis tout au sud de Strasbourg dans le quartier du Stockfeld. Juste en face commence la forêt du Neuhoef. En ce temps-là l'établissement était prolongé par une vieille salle de spectacle où dans les années 50 et 60 se tenaient toutes sortes d'événements : soirées

théâtrales, expositions avicoles, bals de nuit, matinées dansantes, etc.



Les Jets sur la scène du Coucou-des-Bois

Aujourd'hui encore, à la seule évocation du nom du Coucou-des-Bois, les esprits s'enflamment. Tous se souviennent de moments merveilleux et rares bien que personne ne puisse les décrire avec précision. C'est plutôt l'air du temps qui est resté dans toutes les mémoires : le passage d'une époque à une autre. Les temps nouveaux prenaient le pas sur les temps anciens. Hier, c'était les chanteurs poussiéreux (et niais) tels que les Compagnons de la Chanson, Gloria Lasso, Luis Mariano et aujourd'hui, du jour au lendemain, c'était le twist et le rock'n'roll. Sont ainsi apparus, comme surgis du néant, des groupes de musiciens locaux qui imitaient (avec plus ou moins de bonheur) les vedettes nationales et internationales. Je pense aux Chats Sauvages, Johnny Halliday ou les Beatles par exemple.

En ce temps-là j'animais un groupe d'artistes de variétés (musiciens, chanteur, comédiens, visuels, etc.) et il m'arrivait d'organiser des spectacles dans différentes salles de mon quartier de Strasbourg-Neuhof. Je me souviens que par suite de démêlés avec le curé de ma paroisse, j'ai décidé de prendre le large pour me soustraire à ses idées rétrogrades (il interdisait par exemple que les garçons et les filles jouent dans un même sketch !). C'est ainsi que j'ai loué pour la première fois la salle du Coucou-des-Bois.

Un jour, par hasard je suis tombé sur un groupe de musiciens du nom de LES JETS. Ceux-ci se produisaient durant une kermesse paroissiale voisine. Leur chanteur s'appelait Michel Ragot et l'un des guitaristes était Hubert Loenhard. Le premier ne sera jamais plus qu'une belle gloire locale, alors que le second connaîtra un destin national durable sous le pseudonyme d'Herbert Léonard.

Nous avons sympathisé.

Ayant eu vent de mes talents d'organisateur, Les Jets me demandèrent de monter des concerts dont ils seraient les vedettes. Je leur ai déconseillé les concerts. J'ai préféré organiser ce que nous appelions à l'époque une *Dance Party*. Une Dance Party n'était rien d'autre qu'un bal animé par une formation de guitaristes et d'un batteur, ce qui à cette époque, était *ré-vo-lu-tion-nai-re* !

La formule connut un succès rapide et foudroyant. Quasiment du jour au lendemain notre salle fut pleine à craquer.

Les Jets au Coucou-des-Bois



*Les Jets sur la scène du Coucou-des-Bois.
Au premier plan on reconnaît Herbert Léonard*

C'est ainsi que j'ai organisé sur une période de trois à quatre ans (1960-1964) les samedis et dimanches en matinée toute une série de concerts dansants. En fait les événements m'avaient propulsé à la tête d'un dancing qui ne m'appartenait pas puisque je devais en louer chaque fois la salle. Il n'y avait pas d'employés non plus au sens où l'on entend ce terme aujourd'hui. Tout se faisait alors à la bonne franquette. Nous étions une bande de copains dont j'avais réussi à fédérer les énergies. L'aventure, pour perdurer, aurait dû se transformer en entreprise. Mais j'avais d'autres projets en tête. C'est pourquoi la saga du Coucou-des-Bois s'est limitée à quelque trois à quatre années : celles qui sont restées dans toutes les mémoires et qui furent plus ou moins sublimées par le temps. Je vous en raconte quelques péripéties ci-après.

Un demi-siècle plus tard, les souvenirs sont bien entendus partiels et épars. Raconter cette saga en ordre chronologique est une mission impossible. Trop d'eau a

coulé sous les ponts du Rhin. Le lecteur me pardonnera donc quelques oublis et le désordre inévitable dans la suite des événements. Mais peu importe. L'essentiel c'est que les choses soient dites par ceux qui les ont vécues pour qu'elles perdurent au-delà de leurs propres existences.

Comment se passait une Dance-Party ?

Le public arrivait généralement vers 13 heures 30. Nous étions ouverts dès 13 heures pour assurer la fluidité des entrées. Chacun s'installait tranquillement. Des groupes se formaient en fonction des affinités de chacun. Les gens passaient les commandes des boissons. Le service était assuré par des personnes plus ou moins bénévoles. Durant les matinées, très peu d'alcool était consommé. Le risque de désordre suite à des consommations excessives était donc très réduit. La salle restait ainsi sous un parfait contrôle. La musique suffisait, à elle tout seule, à chauffer les esprits. Il ne fallait pas en rajouter !

L'ouverture du rideau de scène se faisait à 14 heures pile. L'orchestre, déjà en place, attaqua aussitôt des séries de rock et de twists endiablés, histoire de mettre un peu d'ambiance dans la salle. Et c'était parti pour toute une après-midi de folie !

Tout au début, les musiciens produisaient de la musique avec ce qu'ils avaient... Je me souviens avoir vu, durant la phase de démarrage, des musiciens qui en guise d'amplificateurs, utilisaient de vieux postes de radio bidouillés datant de l'après-guerre. Le dimanche suivant ils avaient déjà des amplificateurs dignes de ce nom (les marchands d'instruments de musique firent fortune en ce

temps-là, tant la demande explosait). Une petite poignée d'années plus tard, je revis la même formation avec des amplis de la taille de buffets de cuisine. De plus, ces bahuts étaient lestés avec du sable pour les empêcher de se déplacer tout seuls lorsqu'ils étaient en fonction.

Le progrès était très rapide à cette époque !



*De gauche à droite : Jeannot, Michel, Herbert Léonard et Gilou
A l'arrière-plan, à la batterie, on devine Bouboule.*

L'éclairage scénique fit, lui aussi, des progrès fulgurants. La première fois que je vis un embryon de show lumineux dans ma vie, c'est durant une représentation de la chorale paroissiale de la Robertsau. Je participais à ce spectacle en tant qu'artiste visuel et me tenais dans les coulisses dans l'attente de mon passage. La chorale était sur scène. Pour rythmer la musique, quelqu'un eut l'idée d'allumer et d'éteindre la lumière de la scène en actionnant un simple

interrupteur. Ce jeu de lumière pour le moins rustique fit pourtant son effet. Des applaudissements nourris saluèrent l'initiative. Quelques temps plus tard, il eut été impensable de se produire sur scène sans le support d'une chorégraphie lumineuse destinée à soutenir les airs qu'on y jouait.

Aujourd'hui on assiste à une débauche d'effets lumineux de toutes sortes durant le plus modeste spectacle régional. Il faut avoir vu cette évolution pour comprendre à quelle vitesse le monde était en train de changer !

Rappelons encore au lecteur qu'à cette époque tous les groupes et formations musicales chantaient en anglais alors même que la plupart des chanteurs ou choristes ne comprenaient pas un traître mot de cette langue. Mais il fallait être dans le vent. Et le vent soufflait de l'Angleterre. Cette nation devint subitement le centre de la terre. Sa langue se répandit insidieusement dans le vocabulaire musical avant d'envahir le vocabulaire tout court ! Tout le monde connaissait quelques mots ou avait retenu une ou deux expressions toutes faites en anglais. La mode et la coupe de cheveux des Beatles s'imposèrent aussi à la jeunesse française.

Même votre serviteur a cédé à ces penchants.

Le Coucou-des-Bois était, au début des années 60, l'endroit où il fallait être. Toutes les filles et tous les garçons du coin (et même au-delà du coin !) s'y donnaient rendez-vous. Des couples se sont formés. Pour certains ce n'était qu'une aventure sans lendemain. Pour d'autres c'était du sérieux.

Certaines liaisons ont perduré jusqu'à nos jours. Je parle d'expérience.

C'est dans ce creuset que se développa cette aventure fantastique qui nous mobilise encore un demi-siècle plus tard. Le souvenir de cette époque bénie des Dieux est encore régulièrement entretenu par des manifestations, des articles de presse et des livres.

Cette épopée fut évoquée dans différents ouvrages. Le premier s'intitule **Le temps des copains (Rock, Twist, Alsace, années 60)**. Les auteurs sont Th. Liesenfeld et G. Bickel. L'ouvrage, paru au milieu des années 90 est très bien documenté et richement illustré. Récemment (fin 2016) Jean-Paul Demeusy a fait paraître le livre **La Saga du Rock à Strasbourg et sa région (1960 à 2015)**. Arte a aussi consacré une émission de télévision aux seuls Jets il y a une dizaine d'années.

Espérons que la présente narration contribuera, elle aussi à entretenir cette légende.



Ici, toujours encore sur la scène du Coucou-des-Bois, on voit Michel, le chanteur en titre des Jets

La fin de l'état de grâce

Le dancing du Coucou-des-Bois était principalement ouvert le dimanche après-midi. Rares étaient les séances en nocturne, un samedi soir par exemple. Pourquoi ? Les raisons sont simples à comprendre. L'organisation d'une soirée était infiniment plus lourde que l'organisation d'une matinée.

Une soirée durait presque deux fois plus longtemps qu'une matinée. Cela commençait à 20 heures pour se terminer vers les trois ou quatre heures du matin. Surveiller ses ouailles durant tout ce laps de temps était très éprouvant. De plus vers une heure du matin toute la faune nocturne des alentours venait finir leurs libations chez nous. Soûlards et ivrognes du quartier s'y donnaient rendez-vous avec le risque de bagarre que l'on peut imaginer. Leur refuser l'entrée était difficile. Un passage en force était à redouter. Et à l'époque nous n'avions pas encore de videurs attitrés... Il m'arrivait de prier tous les saints du paradis pour que la soirée se terminât normalement malgré la présence de quelques énergumènes passablement éméchés et querelleurs de surcroît. J'avais parfois l'impression d'être assis sur un baril de poudre qu'une simple étincelle pouvait faire exploser !

Organiser une séance en matinée était plus reposant et tout aussi juteux qu'une soirée entière. Cela commençait à 14 heures et finissait sur le coup de 18 heures. C'était habituellement plus calme et le risque de suralcoolisation

était réduit : les gens ayant moins de temps pour consommer.

Le dancing fonctionna sur ce principe durant plus de trois ans. Nous étions ouverts à peu près toute l'année à l'exception des mois d'été.

La salle du Coucou-des-Bois était vétuste, très vétuste même comme nous l'avons déjà vu. Je vivais dans la crainte perpétuelle d'un accident. Tous ces danseurs qui se déchaînaient à longueur d'heures sur la piste et qui de temps à autre sautaient tous en même temps durant un *Kasatschock* par exemple, provoquaient des ondes de choc qui finiraient tôt ou tard à miner cette fragile construction. Il valait mieux s'abstenir...

A la même époque on achevait la construction du Centre Culturel du Neudorf (rue de Ribeauvillé) – Centre Marceau aujourd'hui. Je crois bien avoir été l'un des premiers à louer cette belle salle. Elle était beaucoup plus grande que le Coucou-des-Bois et coûtait évidemment beaucoup plus cher à la location. Il nous fallait monter en puissance si nous voulions rentabiliser les séances. Comment ? En enrichissant et en diversifiant nos plateaux. D'autres orchestres que les Jets furent sollicités. Je pense en particulier aux Black and White, aux Rythms Checkers, aux Milords, Cyclones ou encore les Fellows.

Que l'on me pardonne si j'en oublie quelques-uns ou si j'écorche leurs noms.

En augmentant un peu le prix du ticket d'entrée et en forçant sur les moyens publicitaires, cela pouvait être jouable, pensais-je alors. Je pris contact avec d'autres formations musicales. Celles-ci ne demandaient qu'à venir. Notre plateau était ainsi très éclectique.

Parfois j'avais même quelques groupes en réserve au cas où un orchestre serait défaillant.

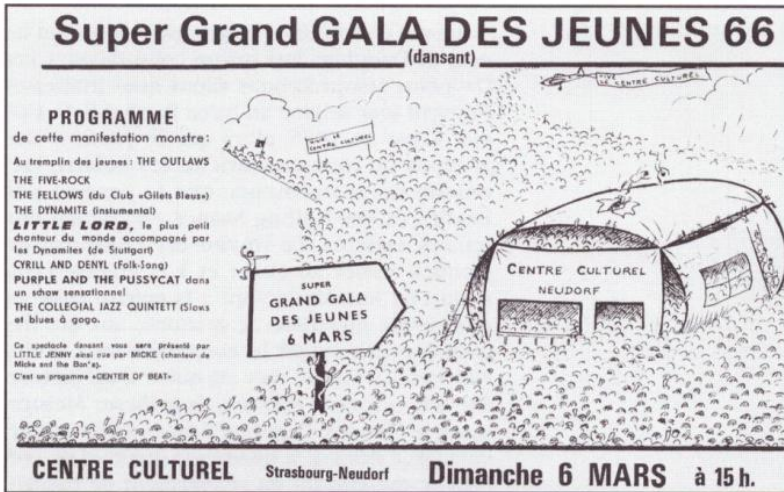
Une grande partie de mon succès était dû à une idée nouvelle dans le domaine de la publicité. Faire paraître de grandes annonces dans les journaux était déjà, en ce temps-là, hors de prix. Couvrir d'affiches les quartiers sud de la ville ne coûtait pas grand-chose en argent mais était fort coûteux en énergie et en temps. Il fallait monter des équipes, organiser l'affichage sur plusieurs jours, etc.

C'est alors que j'ai trouvé une idée toute simple qui s'apparente à ce que l'on appelle aujourd'hui la publicité virale.

J'avais fait relever par une petite escouade de jeunes filles les adresses des jeunes qui avaient l'habitude de fréquenter le Coucou-des-Bois. J'étais donc en possession de plusieurs centaines d'adresses de clients potentiels. Il me suffisait de leur envoyer, en temps utile, une invitation écrite accompagnée d'une dizaine de billets à prix réduits pour la manifestation en cours. Chaque destinataire était invité à distribuer les billets à prix réduits dans son entourage ; cercle d'amis ou connaissances. L'idée fit mouche. Avec trois ou quatre fois rien, j'arrivais ainsi à remplir ma salle.

Je me souviens très bien de la première séance au Centre Culturel. L'affluence dépassait toutes les espérances : la salle était pleine à craquer ! Je crois bien que s'y pressaient près de 1.500 personnes. Celles-ci étaient serrées comme des sardines. Personne ne pouvait plus entrer ou sortir.

Je frémissais aux conséquences d'une panique subite ou d'un mouvement de foule incontrôlé.



*Modèle de publicité que j'ai envoyée par la Poste à ma clientèle.
Elle donne une idée de l'ambiance de l'époque...*

Sur scène les formations se succédaient les unes aux autres : les Jets, les Milords ou les Fellows, groupe animé par le sympathique Mario Wagner enchaînaient les succès. Tous ces gens cassaient la baraque comme on dit vulgairement. La salle était en délire. Moi dans les coulisses, je n'en menais pas large et je priais ardemment le Bon Dieux que tout se passe sans anicroches.

A la réception se trouvait mon équipe occupée à compter l'argent de la recette. Elle y mit un temps fou tant l'affluence avait été grande. Une image s'impose encore aujourd'hui à mon esprit : j'ai vu ce jour-là l'un des trésoriers enfourer des billets de banque dans un sac de sport avec ses pieds tant les coupures de 5 et de 10 Francs peinaient à y rentrer ! Deux autres membres de mon équipe s'échinaient à déplacer un seau en aluminium rempli à ras-bord de pièces de monnaies !

Malgré ces succès, je n'ai pas persisté dans cette entreprise. La pression et le stress étaient trop forts. Le

danger et les cachotteries des musiciens eurent raison de mes ardeurs. Je pris mes distances avec le milieu puis les choses s'arrêtèrent d'elles-mêmes.

D'autres univers...

Les Jets, en quelque sorte au chômage, se tournèrent alors vers d'autres organisateurs. La réputation qu'ils venaient d'acquérir leur ouvrait désormais toutes les portes. Le patron du *Sporting Palace* ne demandait qu'à les accueillir. Ils se produisirent dans ce dancing durant quelques années avec grand succès. Toute la jeunesse strasbourgeoise se retrouvait tous les week-ends dans cet établissement situé non loin de la place Gutenberg. Hubert Loenhard, qui à cette époque ne s'appelait toujours pas encore Herbert Léonard, y rencontra un jour un impresario parisien de passage. Je crois que ce coach s'occupait des *Lionceaux*, formation parisienne à la vogue qui s'y produisait occasionnellement. Toujours est-il qu'il flaira chez Hubert des talents musicaux qui ne demandaient qu'à éclore. Il avait aussi décelé, m'a-t-on dit, une voix de crooner. Avec le temps les versions de cette séparation divergent quelque peu. Celle qui suit est la plus probable.

En 1964 Johnny Halliday était simple militaire dans les Forces françaises stationnées à Offenburg en Allemagne Fédérale. Durant ses permissions, la vedette nationale venait souvent s'éclater à Strasbourg. Il arrivait même que Johnny se produise dans l'une ou l'autre boîte alsacienne. On le vit chanter avec les *Lionceaux* au *Sporting Palace*. Un jour il y fit un bœuf. Herbert Léonard dut remplacer au pied levé un guitariste qui avait oublié de venir ! Qui va à

la chasse perd sa place, dit le dicton... Il arrivait aussi à Herbert de tenir le micro. Et de fil en aiguille... On imagine aisément la suite.

Johnny fréquentait aussi le dancing de Bischheim, *le Sapin Vert*. Il ne s'y produisit jamais mais fit le siège du bar. Ces soirs là ce n'était pas la valse à trois temps... mais la valse des bouteilles de whisky ! Les frasques de notre Johnny national furent si mémorables en nos contrées qu'on en parle encore de nos jours

Rappelons aussi qu'à cette époque, Hubert ne chantait pas à titre principal dans la formation des Jets. C'était Michel Ragot le chanteur attitré. Peu de temps après, Hubert fit sa valise pour partir à la conquête de la capitale.

Les Jets devinrent orphelins puisque l'un de leurs membres fondateurs volait désormais de ses propres ailes.

Le Sporting

Le patron du Sporting Palace s'appelait Lucien Mochel. Son petit nom était – si je m'en souviens bien – Lulu. Le taulier était une personne peu amène. Le bonhomme avait la tête de l'emploi si l'on peut dire. Cou de taureau, forte corpulence et fort en gueule. Il régnait sur son établissement d'une main de fer et tyrannisait son personnel. Les musiciens échappaient un peu à son emprise détestable car il avait conscience que ceux-ci étaient à l'origine de son succès commercial. Pourquoi tuer la poule aux œufs d'or ?

Le patron était assisté par la patronne. Celle-ci, taillée dans le même bois que son patron de mari, était tout aussi peu engageante. C'était une femme d'une cinquantaine

d'années, une blonde platinée avec une poitrine généreuse. Elle était un peu potelée et avait le regard inquisiteur. Elle avait l'oeil à tout. Elle trônait à la caisse et tout l'argent de la recette passait entre ses mains.

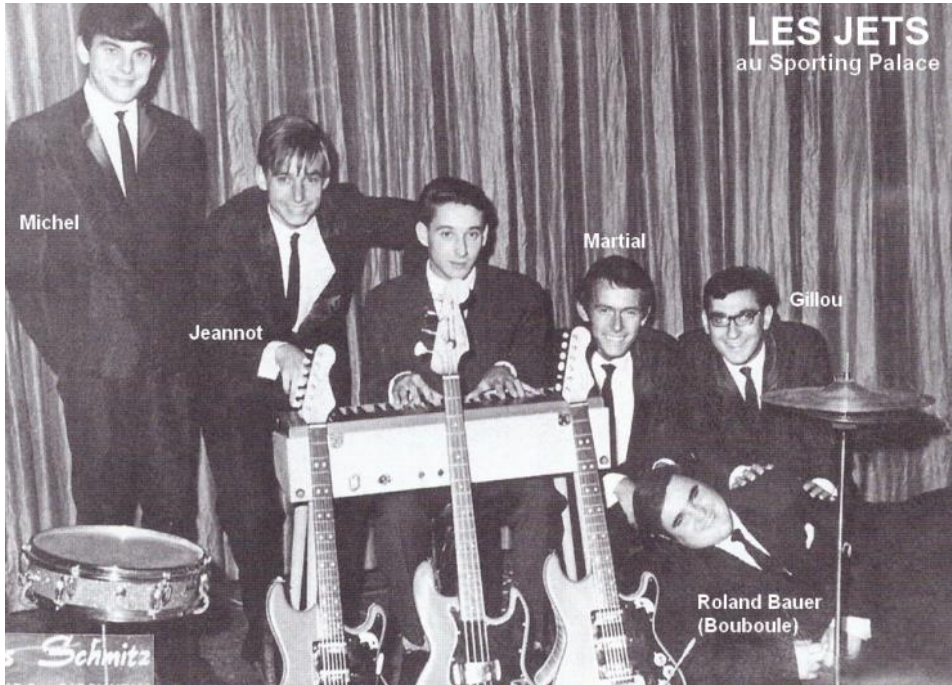
J'appris une dizaine d'années plus tard que son mari était parti avec une jeunesse et l'avait laissée dans le besoin. J'avais rencontré, au hasard de mes pérégrinations nocturnes, une des anciennes employées du Sporting Palace qui me racontât que la plantureuse patronne de l'un des hauts lieux des nuits strasbourgeoises en était réduite, sur le tard, à faire des ménages pour survivre. Grandeur et décadence...

Mais revenons aux Jets. Bientôt Michel, lui aussi tenté par les démons parisiens, partit à son tour pour la capitale pour tenter sa chance. L'époque était aux destins fulgurants. Du jour au lendemain d'illustres inconnus devenaient des vedettes nationales. Galas, shows et télévisions s'enchaînaient et grisaient les esprits les mieux faits...

Malgré ses efforts et quelques petites réussites (deux ou trois 45 tours tout de même), Michel n'arriva jamais à percer. Il y avait pléthore et, après tout, il ne chantait guère mieux que la multitude qui se pressait déjà aux portillons.



Les Jets au Coucou-des-Bois



Les Jets au Sporting Palace après le départ d'Herbert Léonard

Michel sollicita aussi son ami Hubert. Lui qui avait déjà un pied dans la place, ne pouvait-il pas, au nom de leur vieille amitié, lui donner un coup de pouce pour forcer un peu le destin ? Mais Hubert, sans doute plus préoccupé par sa propre ascension, resta sourd à ses appels du pied. La glaciation s'installa. Les deux amis cessèrent d'être des amis.

Ils arrêterent de se voir. Chacun tourna la page pour suivre sa propre voie.

Michel, que je rencontrais de temps en temps lorsqu'il était en promotion à Strasbourg, (il y fit quelques télé, galas et donna même des interviews à des feuilles de choux locales), me racontait avec amertume ses déboires et sa rancœur. Tant d'ingratitude après tant de dévouement... Le pauvre, il était en train de découvrir les

rudesses de l'existence : chacun se sert de l'autre comme d'un escabeau pour s'extraire de la masse et mieux prendre la lumière. Je pris le parti de Michel. J'étais assez proche de lui. Je connaissais toute sa famille. Je fréquentais occasionnellement tous ses frères. Je vois d'ailleurs toujours encore de nos jours le plus jeune de ses frères avec qui je partage une passion commune pour la prestidigitation. Hubert, lui ne m'avait jamais manifesté une amitié débordante. Pencher du côté de Michel était donc dans la logique des choses.

A partir de cet instant Hubert, qui entre temps était devenu Herbert Léonard, fut déclaré par moi *persona non grata*. Son attitude ne correspondait nullement aux codes de la confraternité qui avait toujours eu cours dans nos cercles.



*La formation des Jets de nos jours. La photo a été très probablement prise en 2010.
On y voit de gauche à droite : Gilou et Jeannot (Jean Kohl)*

Devine qui est à l'appareil ?

Quelques années plus tard je reçus, sur mon lieu de travail, un coup de fil de Herbert Léonard. Malgré mes réticences à son égard, je le saluais amicalement et lui demandais quel bon vent l'amenait à me parler. Il me répondit qu'il était à la recherche de soutiens pour décrocher quelques contrats locaux. Je lui précisais que j'avais rompu avec le milieu musical et que désormais mes centres d'intérêts s'étaient déplacés vers les choses de la publicité. Je ne pouvais donc plus lui être du moindre secours. Je pris aussi des nouvelles de lui. Ce faisant j'eus le malheur de m'exprimer en alsacien, notre langue maternelle commune. Mal m'en a pris. Herbert me fit sèchement comprendre que maintenant qu'il était un personnage fort en vue à Paris - capitale de la France et certainement aussi de l'univers à ses yeux – il ne comprenait plus notre vieux dialecte guttural. Il ajouta qu'à présent il importait de s'exprimer dans la langue de l'élite, etc. J'en eus le souffle coupé ! Incroyable : le bougre avait avalé son acte de naissance.

Non seulement il avait changé d'identité mais il avait aussi oublié la langue de ses ancêtres.

Ah, quand cela vous monte à la tête !

Cet incident me conforta dans mes convictions. Herbert était devenu infréquentable. A partir de cet instant, j'ai systématiquement refusé de participer à toute célébration ou anniversaire de Herbert Léonard. Et je crois bien qu'au cours des décennies qui ont suivies, je fus sollicité à 3 ou 4 reprises par la presse people ou la télé.

J'ai toujours décliné ce genre d'invite sauf une fois comme on le verra un peu plus loin. Tous les journalistes qui m'ont contacté furent poliment éconduits et les cérémonies eurent lieu sans moi.

Epilogue

A cette époque nous avons aussi entrepris d'organiser une petite tournée en Alsace. C'est ainsi que nous fîmes halte à Colmar dans la salle des Catherinettes. Celle-ci était pleine comme un oeuf et le succès fut au rendez-vous. Plus tard nous avons loué le théâtre municipal de Sainte-Marie-aux-Mines, salle plutôt vétuste, même pour l'époque. Là aussi nous connûmes un franc succès. Tout s'y déroula selon nos plans jusqu'au moment où, pour une raison encore inconnue, le rideau de scène prit feu au milieu d'une chanson. Pour éviter toute panique, je demandai à l'interprète du moment de poursuivre sa prestation pendant que des aides étouffaient les flammes. Nous eûmes vite fait d'éteindre ce début d'incendie mais nous eûmes chaud, au sens propre et au sens figuré. La prise de conscience de tous ces dangers et de tous ces écueils m'incita encore plus à lever le pied.

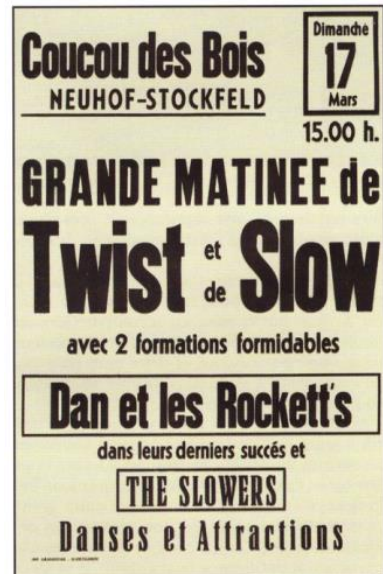
Quelques temps plus tard j'ai complètement cessé mes activités d'entrepreneur de spectacles.

Les Jets eux continuèrent sur leur lancée et connurent des heures de gloire qui sont encore dans les mémoires de ceux qui se souviennent de cette époque. Ils n'ont jamais arrêté de se produire occasionnellement durant toutes ces années. Jean Kohl n'a cessé d'entretenir la flamme de leur passion pour la musique et c'est un peu à sa demande que j'ai entrepris la rédaction de cette monographie. Comme je l'ai évoqué dans mon intro-

duction, Jeannot lui-même avait été relancé par un journaliste spécialisé. Celui-ci lui a demandé de commenter par écrit les hauts faits des formations Yé-Yé et de rythme and blues et plus particulièrement celle des Jets du début des années 60. Sans cette impulsion, l'idée de faire revivre cette époque ne me serait jamais venue à l'esprit !

Publicité déjà roi !

Ci-après vous trouverez quelques reproductions de prospectus publicitaires et affiches de cette époque. Les typographies étaient rudimentaires. En ces temps-là on ne disposait pas des moyens actuels de mise en pages. Mais on faisait avec... et cela marchait aussi !



L'affiche en couleurs, page suivante, avait été sérigraphiée - à grands frais - à Sélestat !

KRISCHMA CHRISTIE
PRESENTE

GRAND GALA DANSANT DES JEUNES

(et des moins jeunes...)

Concours primé entre les formations suivantes:

- ★ Les SONICS
- ★ Les DALTON'S
- ★ Les DJEAM'S
- ★ Les LUCKY STRINGS

Suivi d'une DANCE-PARTY avec les fameux

FALLING STARS

POUR LA PREMIERE FOIS EN ALSACE APRES
LEUR TRIOMPHALE TOURNEE EN ALLEMAGNE


à 15 h.

SALLE DES CATHERINETTES	DIMANCHE
COLMAR	21
	MARS

CENTER OF BEAT et
KRISCHMA CHRISTIE présentent

GRAND GALA DANSANT DES JEUNES

INTERNATIONAL MUSIK-SHOW WITH
THE
SKAT-FIVE
PLUS DYNAMIQUES QUE JAMAIS
HENRY et les JIVAROS
et en attraction la jeune
chanteuse
LITTLE JENNY
auteur compositeur



CENTRE CULTUREL STRASBOURG-NEUDORF RUE DE RIBEAUVILLÉ	DIMANCHE 10 OCTOBRE à 15 h.
---	--------------------------------------



Formation des Jets.

Elle était composée, à l'origine, de :

- Michel Ragot (chanteur) originaire d'Ostwald,
- Hubert Leonhard. Habitant avec ses parents place Sainte Aurélie à Strasbourg,
- Jean Kohl (Jeannot). Celui-ci était originaire du Neudorf,
- Gillou Schuler et Martial.
- Nofts et Bouboule (Roland Bauer) tinrent, à différentes époques, la batterie.

15 ans plus tard, soirée Retrouvailles !

Un soir, vers la fin de la décennie 70, nous étions chez Robert Arbogast, pour fêter quelque événement. Sa femme, Annie, entre-temps était devenue directrice d'école et habitait un logement de fonction au-dessus de l'Ecole d'Ostwald. C'était un immense appartement sous les combles. Nous y avons passé la soirée à évoquer le bon vieux temps tout en réglant le sort à plusieurs bouteilles. Nous refaisons le monde dans la fumée des cigarettes et les vapeurs d'alcool. Et, pour dire la vérité, nous étions passablement éméchés. Pendant la conversation quelqu'un a émis l'idée saugrenue d'organiser une soirée exceptionnelle, histoire de revivre les années de notre prime jeunesse au Coucou-des-Bois. Dans l'enthousiasme général le projet fut adopté à l'unanimité. Je tempérai aussitôt les ardeurs de mes amis en leur expliquant qu'il serait plus sage de réaffirmer notre résolution... à jeun !

On se revit donc quelques jours plus tard pour examiner cette proposition avec les idées plus claires cette fois-ci. Etaient présents : Jeannot des Jets, Robert et son épouse, Gilbert Walter, moi-même et peut-être René Laas qui tâtait occasionnellement de la guitare. Tous ces gens-là avaient fait partie de mon équipe. On décida d'organiser une grande soirée au Holiday Inn de Strasbourg. N'y participeraient que les anciens *clients* du Coucou-des-Bois et leurs épouses bien entendu. Les Jets reprendraient exceptionnellement du service en se produisant sur scène. Bref, il s'agissait de revivre, l'espace d'une soirée, l'ambiance d'antan : mêmes musiciens, même

Les Jets au Coucou-des-Bois

musique, même jeu de scène et même public. Une véritable plongée dans le passé.

TOUS CEUX QUI ONT CONNU MICHEL ET LES JETS
voudront participer à la

FOLLE SOIRÉE

de

Retro & vailles

COUCOU DES BOIS
(Années 1961-1964)

SPORTING-PALACE
(Années 1964-1965)

Programme de la Soirée :

19 h : Réception des Participants
20 h : BUFFET ALSACIEN
Au menu :
Fines chervouilles d'Alsace
Le jambon du pays (rouillé)
Tarte à l'ailon - Salade de cornets
Salade de Grochère - Frite en croûte
Salade verte - Toast Maître Bressaire
Pommes en grès - Condamnes, salade de
Pommes de terre - Les salades à volonté
La Vaille de Munster - Tarte au fromage blanc
Quintette de fruits - Schaezmeister Torte
Vin à discrétion

PISTE DE DANSE OUVERTE A PARTIR DE 22 h

LA MUSIQUE D'AMBIANCE ET LE BAL SERONT ASSURÉS PAR UN ORCHESTRE DE VARIÉTÉS.

et en attraction

MICHEL ET LES JETS

qui vous interpréteront exceptionnellement, après une séparation de près de 15 ans,
leur répertoire des années 1962 à 1965.

LA SOIRÉE SE DÉROULERA DANS LES

SALONS DU HOLIDAY INN LE SAMEDI 22 JANVIER 1977
STRASSBOURG - PLACE DE BORDEAUX

Pour plus de renseignements,
vous pouvez vous adresser à l'un des 3 organisateurs :

Jean KOHL (Léonardi)
4, rue d'Arkara
67000 STRASSBOURG
Tel. 61.65.09

Robert ARBOGAST
1, rue de Mar Fiché
67400 OSTWALD
Tel. 66.45.02

Jean Pierre HORNECKER
(Christiane Christel)
3, rue de la Kitchbau
67100 STRASSBOURG-NEUDORF
Tel. 39.73.49

Reproduction de l'invitation que nous avons lancée à l'époque

L'affaire, bien que très séduisante, posaient pourtant plusieurs problèmes majeurs :

- Premièrement il fallait retrouver tous ceux et celles qui avaient fréquenté le Coucou-des-Bois... 5.000 jours plus tôt ! Il nous fallait remuer le ciel et la terre ! Plusieurs réunions furent organisées, chacun s'efforçant d'y inviter ceux dont on avait retrouvé la trace en mobilisant amis et connaissances. Chacun fit des recherches de son côté. Tout le monde connaissait quelqu'un qui connaissait quelqu'un. On tira sur tellement de fils que plus d'une centaine d'anciens clients furent finalement repérés, certains habitant

même très loin. L'idée de la soirée Retrouvailles fit l'unanimité.

- Les Jets s'étaient séparés bien des années auparavant. Et Michel était à Paris où il tentait de percer comme chanteur dans des groupes locaux. Malgré d'indéniables talents et un bon charisme il ne parvint jamais à imposer son style. Il avait bien enregistré quelques chansons, sortis quelques disques vinyles à l'époque et fait plusieurs passages aux télévisions régionales. Mais le vrai succès ne fut plus jamais au rendez-vous.
- Pour jouer ensemble il fallait au moins se mettre d'accord sur les morceaux de musique. Comment répéter alors que certains habitaient à 500 kilomètres les uns des autres ? Le problème fut résolu d'étrange manière : on répéterait... à distance ! Robert travaillait en ce temps-là au standard téléphonique de la Poste à Strasbourg, avenue de la Marseillaise. Les soirs lorsqu'il était de service, il se livrait à des branchements téléphoniques dont lui seul avait le secret. Il connectait diverses personnes, ce qui avait l'avantage de mettre tous les protagonistes en contact en même temps. C'était la télé conférence avant l'heure ! L'affaire fut promptement menée. Les Jets s'étaient retrouvés ; seul manquait à l'appel Bouboule le très remuant batteur. Personne ne réussit à le dénicher (ou à le convaincre de se joindre à nous, je ne me souviens plus très bien).

On décida donc de le remplacer. Le choix se porta sur Georges Herber, qui n'était pas un inconnu.

En fait Georges était le chef de l'orchestre qui portait son nom et qui avait aussi ses aises au Coucou-des-Bois. On se retrouvait donc plus en moins en famille. En souvenir de Georges (*Hebe* pour les amis !) et de cette époque, je ne résiste pas au plaisir de publier, ci-après, une photo de sa formation. Georges se trouve au premier plan. Il est suivi par Satchmo. Tout au bout on reconnaît Henri Lochel à la guitare.



Des invitations furent lancées, la salle fut louée et le soir venu tout le monde se retrouva dans la grande salle du Holiday-Inn à Strasbourg. Environ deux cents personnes étaient présentes. Certaines avaient fait des centaines de kilomètres pour venir.

La soirée fut très émouvante. Dès que les Jets se mirent à jouer, la magie du Coucou-des-Bois se mis à opérer. Tous les spectateurs se retrouvèrent projetés des années

en arrière. Tous les souvenirs remontèrent à la surface. Le temps était aboli. Les aiguilles des montres s'arrêtèrent de tourner. L'atmosphère était presque surnaturelle, mêlant le présent et le passé. J'en eus la gorge serrée et les yeux humides. Et j'ai même vu quelques durs à cuire pleurer tant l'émotion les submergeait. Nous avons tous pris la machine à remonter le temps.

Au petit matin tout le monde se sépara en se jurant que ce n'était que partie remise. Mais la magie n'opéra plus jamais. Personne ne s'est revu... sauf aux enterrements car beaucoup nous ont déjà quittés. Le temps a fait son oeuvre...

Il n'existe que quelques photos de ces moments de grâce. Ce sont celles qui suivent. Sur la première on voit les Jets sur le podium dans la composition que je viens de décrire. Le personnage au premier plan est votre serviteur. J'étais loin d'imaginer à cet instant que je ferais le compte-rendu de cette manifestation 35 ans plus tard !



Les Jets au Coucou-des-Bois



Michel en train de chanter au Holiday-Inn. A droite on aperçoit Martial



*Une vue du public au Holiday-Inn.
Au milieu on reconnaît Fanfan, la femme de Jeannot.*

Les fantômes du passé...



*A l'emplacement de cet immeuble
se trouvait le dancing du Coucou-des-Bois*

Le plus incroyable dans l'histoire que je suis en train de vous raconter, c'est que je l'écris à l'emplacement même où elle s'est passée il y a maintenant un demi-siècle !

Si l'on pouvait prendre la machine à remonter le temps je serais, à l'instant précis où je rédige ces lignes, assis au beau milieu des danseurs du Coucou-des-Bois. Extraordinaire, non ? En fait le dancing occupait exactement l'emplacement où, à présent se trouve un immeuble constitué de maisonnettes accolées avec un petit jardin d'agrément à l'arrière.

J'occupe une de ces maisonnettes depuis une trentaine d'années. Le passé se rappelle ainsi tous les jours à mon souvenir.



La scène se trouvait à l'arrière du jardin que l'on voit sur la vue précédente. Cette scène se trouvait donc au beau milieu du jardin de l'un de mes proches voisins.

Le Coucou-des-Bois, je parle de la salle de danse, était à l'époque, comme nous l'avons déjà vu, un édifice vétuste et mal entretenu. Ses murs avaient déjà été consolidés avec des traverses qui reliaient les murs opposés. L'ensemble n'inspirait guère confiance. Conscient du danger, il m'arrivait d'allumer mentalement des cierges durant mes séances pour que la construction tienne le coup jusqu'à la fin...

Le bâtiment a été rasé il y a une quarantaine d'années. La nouvelle construction que j'occupe à présent fut terminée au début des années 80. La salle de danse occupait très exactement les emplacements qu'occupent aujourd'hui mes voisins jusqu'à la rue Lichtenberg. La scène se trouvait à peu près dans la maison et le jardin qui jouxtent cette rue. On peut donc dire que les photos qui illustrent le début de cet article (où l'on voit les Jets sur scène) a été prise il y a 50 ans dans le jardin de l'un de mes voisins ! Mon voisin de droite, celui qui se trouve accolé au

restaurant lui-même (restaurant toujours en activité aujourd'hui, comme nous le verrons plus loin) lui, occupe la place que prenait la petite salle qui servait de hall d'accueil. S'y trouvait la réception et la caisse ainsi qu'un petit bar qu'on n'ouvrait qu'occasionnellement. On y rangeait aussi dans un coin les tables et les chaises hors d'usage. Ce mobilier défectueux était précieux. On s'en servait comme bois d'allumage. En effet, le dancing était chauffé grâce à deux énormes fourneaux qui fonctionnaient au coke (sorte de charbon de l'époque et non pas ce que vous pensez...).

En semaine j'allais acheter deux grands sacs de coke chez le marchand de combustible du coin. Pour allumer le charbon il fallait du bois. Quoi de plus naturel que d'utiliser celui qui se trouvait à portée de main. Nous récupérions les tables et les chaises qui avaient rendues l'âme durant la séance précédente et en faisons du petit bois avec une hache.

Aussi simple que cela !



Bien des années plus tard, lorsque, assis sur la terrasse, à l'arrière de notre maison, je me surprénais parfois à rêvasser. Sur la pelouse, à mes pieds s'ébattaient mes deux chiens : Néro, un beau léonberg et Ramsès, un superbe terre neuve noir. Mes amis à quatre pattes s'en donnaient à cœur joie, se poursuivaient, se sautaient dessus, jappaient de plaisir et tournaient en rond à y perdre haleine. Il m'arrivait alors d'imaginer le même endroit 30 ou 40 ans plus tôt, lorsque à la place de cette pelouse, se trouvait la piste de danse du Coucou-des-

Bois. La superposition des deux images me plongeait alors dans des abîmes de perplexité : ô combien était étrange le sort que vous réserve parfois le destin.

Si quelqu'un m'avait dit à l'époque que des années plus tard, cet endroit serait le terrain de jeux de mes chiens bien-aimés, je ne l'aurais bien entendu pas cru !



En d'autres circonstances, il m'arrivait aussi de me replonger dans le passé de manière similaire. Par exemple lorsque le soir, assis tranquillement dans mon salon à regarder la télévision, j'imaginai cet emplacement 50 ans plus tôt. Je me vois alors flotter dans un fauteuil au milieu des danseurs qui tourbillonnaient autour de moi au son des chansons des Beatles. Parfois, disais-je alors pour plaisanter, j'arrive même à les entendre. Lorsque je prête bien l'oreille, je les entends crier de plaisir et hurler de joie...

Souvenir, souvenirs...

Le restaurant du Coucou-des-Bois

Comme nous l'avons vu, le dancing du Coucou-des-Bois était précédé par un restaurant du même nom. Cette auberge, située à l'extrême sud de Strasbourg était très réputée même au-delà des frontières du quartier. On y servait tous les jours des repas roboratifs et en particulier des succulentes tartes flambées et des *Cervelasäldele mit Schwitzerkäs* qui connurent des succès incroyables.

Les Jets au Coucou-des-Bois



A cette époque le restaurant faisait le plein tous les midis et soirs de la sainte semaine. Le soir on ouvrait même la salle du premier étage ce qui doublait sa capacité d'accueil. Les clients se bousculaient au portillon. Il faut dire que les tenanciers (Mr et Mme Heintz) ne lésinaient ni sur la qualité, ni sur la quantité des plats. Depuis les choses ont bien changées. Au fil du temps les propriétaires connurent des fortunes diverses. Certains restaurateurs y ont même laissé des plumes. Aujourd'hui, le Coucou-des-Bois n'est plus que moyennement fréquenté et a, en tous cas, perdu son aura mythique.

Le restaurant, il y a 50 ans, était notre quartier général. Nous y allions deux ou trois fois par semaine pour y travailler à l'organisation de nos dance-parties. C'était aussi là que se jouaient les prolongations de nos séances. Le dimanche soir avaient lieu les libations habituelles : membres du staff et musiciens y célébraient leur amitié autour d'un bon repas. Le vin et la bière coulaient à flot et

souvent nous faisons la fermeture de l'établissement. Pour tout dire, le patron était obligé de nous mettre dehors...

Nous avons l'habitude d'occuper la petite salle se trouvant à droite de l'entrée principale. Je me souviens très bien des soirées extraordinaires qui y eurent lieu, les fous rires généreux, les histoires drôles qu'on y racontait, etc. Il y avait là un saxophoniste de Souffelweyersheim dont j'ai oublié le nom (à bien réfléchir, je crois qu'il se prénomait Roger...). Lorsqu'il se mettait à raconter ses blagues, nous mourrions littéralement de rire.

Curieusement ce genre de libations n'eut lieu qu'avec les musiciens traditionnels, genre orchestre Georges Herber. Les formations de guitaristes, elles, n'étaient guère enclines à de tels excès ! Etait-ce dû à la différence de style ? Allez savoir !

Mariage

A l'époque nous avons le Coucou-des-Bois dans la peau. A telle enseigne que je m'y suis même marié ! La messe s'est déroulée en 1965 dans la crypte de la cathédrale de Strasbourg. Y assistaient tous les membres de nos familles et quelques amis issus des professions artistiques tels qu'Herbert Léonard et Michel Ragot. J'ai d'ailleurs retrouvé récemment une photo qui atteste de leur présence à cet événement. Je ne résiste pas au plaisir de la publier ci-après !

Le soir j'avais réservé la salle du premier étage du Coucou-des-Bois. Celle-ci contenait à peine la centaine

de personnes présentes. Je crois bien que les Jets s'y sont produits mais je ne le jurerais pas tant mes souvenirs sont flous sur certains aspects des choses. On comprendra ces faiblesses après tant d'années...



Michel et Herbert Léonard sont reconnaissables tout en haut à droite sur cette photo. Votre serviteur se trouve un peu sur la gauche à côté de la mariée en blanc.

Derniers souvenirs

Suis-je superstitieux ? Je prétends que non. Mais on peut se demander si je ne l'étais pas à l'époque. Je m'explique. A côté de la caisse, dans le hall d'accueil se trouvait un morceau de bois (une petite bûche que mon père avait coupée comme bois de chauffage). Je l'avais ramené de la maison pour conjurer le mauvais sort. Donc tous les dimanches, juste avant de laisser rentrer les gens, tous les membres de l'équipe (au moins une demi-douzaine de personnes) *touchaient du bois* en étreignant la bûche.

Cela éloignera le mauvais esprit, disions-nous pour rigoler. C'était là un rite que nous avons respecté durant toutes ces années.

Figurez-vous que j'ai précieusement conservé cette *relique* et qu'il m'arrive de l'exhiber encore aujourd'hui lorsque l'occasion se présente. On y voit encore la trace du tampon qui nous servait à marquer les poignets des clients. (Marquage qui prouvait qu'ils avaient bien réglé leur entrée).

La guitare en bois dur !

Henri, un membre de l'orchestre Georges Herber (des habitués du Coucou-des-Bois, rappelons-le), m'avait confectionné une fausse guitare électrique. Il en avait découpé les contours dans un morceau de bois quelconque puis l'avait briquée, laquée. Il y avait aussi fixé des cordes à piano pour faire illusion. L'ensemble était assez ressemblant. Nous avons suspendu cette imitation au milieu de dancing en guise de point de ralliement. Aujourd'hui je suis toujours encore en sa possession. Et, figurez-vous, cette fausse guitare est stockée à peine à quelques mètres de l'endroit où elle était naguère suspendue au plafond !

J'ai une dent contre les journalistes !

Ici Paris, le magazine people du début des années 90 voulait publier un papier sur Herbert Léonard pour fêter je ne sais quel anniversaire. Pour donner de la consistance à leur reportage, les deux journalistes chargés de l'affaire, firent le tour de tous ceux qui ont pratiqué le chanteur à un moment où un autre de leur existence. Je figurais donc

sur leur liste. Pour m'amadouer, ils me promirent monts et merveilles. J'ai fini par céder à leurs sirènes. C'est ainsi que j'ai raconté quantité d'anecdotes et que je leur ai confié naïvement mes plus belles photos-souvenir.

Ces reporters firent même une photo où l'on me voit devant le Coucou-des-Bois avec la fameuse fausse guitare sur les épaules !



Je n'attendis pour le moins, qu'on me rendit mes photos-souvenir. Mais je ne vis jamais rien venir. Les gredins avaient eu ce qu'ils voulaient et les promesses n'engagent que ceux qui y croient, paraît-il !

Depuis ce jour j'ai pris mes distances avec les membres de cette corporation qui ne tient jamais parole ! Chat échaudé craint l'eau froide !

J'ai réuni dans ce texte tous mes souvenirs. Ma rédaction s'arrête donc là. Il n'y a plus rien à ajouter. Ou si peu. Par contre il doit exister quelque part, quelques photographies propres à enrichir mon récit. Vous qui me lisez, faites un tour au grenier, ouvrez les vieilles malles, consultez les vieux albums, soulevez les moquettes : vous trouverez bien quelques souvenirs du Coucou-des-Bois !

Si quelqu'un connaît quelqu'un susceptible de compléter ma narration, je le prie de bien vouloir me contacter. Je scannerai ses photos et je les lui rendrais aussitôt. (Je tiens parole, moi !)

Il est aussi fort probable que d'autres que moi, lecteurs occasionnels, soient en mesure de compléter mon texte, soit par un détail, soit par une anecdote. Si tel est le cas, je vous invite à me contacter aux adresses suivantes :

Jean-Pierre Hornecker
mail : hornecker.jp@noos.fr

Ce qui fait défaut pour illustrer cette merveilleuse époque, ce sont des photographies :

- Du bâtiment du dancing du Coucou-des-Bois, vu de l'extérieur.
- Des vues de l'intérieur du dancing ; vue générale et d'ensemble de la salle avec ou sans public, avec la scène au fond de la salle.
- Des vues partielles intérieures avec ou sans public seraient également souhaitables.
- Et pourquoi pas l'une ou l'autre photo d'une formation musicale en train de se produire sur la scène ?

ANNEXES

Pour finir je ne peux m'empêcher d'évoquer ici quelques souvenirs annexes. Ce sont des faits ou des événements liés au Coucou-des-Bois. Ils m'ont marqué au point qu'ils sont restés vivaces dans mon esprit jusqu'à nos jours.



La photo page précédente a été prise au début des années 60 dans l'arrière cours d'une maison du boulevard de Lyon à Strasbourg. On y voit de gauche à droite ; Annette, la femme de Michel, votre serviteur, Dany Ritter, Michel Ragot, Hubert Loenhard et Nofts le batteur en titre des Jets à ce moment-là.

Ne me demandez pas ce que fait la bicyclette renversée au premier plan de cette photo. Mais à bien y réfléchir... je crois me souvenir que Hubert Leonhard avait appris, au sortir de l'Ecole Primaire, le métier de réparateur de cycles. Peut-être la photo l'avait-elle surpris en pleine

séance de réparation ? Encore que le smoking que porte le principal intéressé plaide plutôt pour le contraire. Mais après tout, faut-il toujours trouver un sens à tout ?

Annette

Annette, la femme de Michel, le chanteur des Jets, s'enticha, après leur séparation, d'un garçon intensément roux, un hippie chevelu et barbu, chercheur scientifique réputé de son état, paraît-il. Elle le suivit à Hawaï, à Honolulu très exactement. Aux dernières nouvelles, Annette vit quelque part, dans un état du sud des Etats-Unis et ne rentre que rarement au pays. Mais je l'ai revue récemment à une réception donnée par son ex beau-frère, Joël Ragot (qui fêtait ce soir-là ses 50 années de scène comme magicien-ventriloque).

Annette me reconnut de suite. Embrassades. Grandes effusions ! Elle est toujours aussi exubérante et démonstrative qu'à l'époque et, chose surprenante, quand elle me vit, elle s'adressa à moi en alsacien comme au bon vieux temps !

Plusieurs décennies passées aux States n'ont nullement effacé sa langue maternelle de sa mémoire. *Kensch'mi noch* ? (Tu me reconnais ?) s'écria-t-elle spontanément ! Je souligne intentionnellement ce petit détail car l'on ne peut pas en dire autant de certaines autres personnes dont l'éloignement fut infiniment moins grand...

Karlsruhe

La photo suivante a été prise dans un *Center of Beat* en Allemagne. Mon *staff* et moi étions de sortie ce jour-là. Notre virée nous avait conduite à Karlsruhe dans le Bade-

Wurtemberg, histoire de trouver des idées ou de dénicher une ou deux formations musicales qui déchirent. Sur la photo on voit tout à gauche René Laas (déjà cité dans cette monographie) et l'avant dernier à droite qui n'est autre que Gilbert Walter qui me secondait dans mes entreprises.



J'ai oublié le nom des autres personnes présentes sur cette vue que j'ai déniché sous une épaisse couche de poussière.

Détail qui m'avait frappé à l'époque : l'orchestre qui se produisait dans cette boîte jouait si fort qu'il était impossible de se faire entendre même en criant. Mais qu'importe : le patron avait fait installer des téléphones à presque toutes les tables de son établissement !

On pouvait donc se parler sans problème pour draguer la fille de la table d'à côté ou simplement commander des bières !

L'orchestre Georges Herber



Comme on l'a vu, cette formation classique de bals faisait partie des meubles au Coucou-des-Bois. Georges habitait à l'époque chez ses parents au Neuhof, derrière l'orphelinat protestant. Hebe (c'était son surnom), qui était un ami proche, ne répugnait pas à remplacer un musicien au pied levé. Il jouait de l'accordéon et excellait à la batterie. Il lui arrivait aussi de taquiner les drums. On le voit sur la photo ci-dessus, assis derrière la batterie tout à gauche. (?), Jean-Pierre Bauer de Souffelweyersheim, surnommé *Satchmo*, à la trompette, Jacques Hemming, au saxo, (?) et Henri Lochert, également originaire du Neuhof, à la guitare.

Georges, toujours rigolard et de bonne humeur était un compagnon de sortie très agréable. Nous faisons, en ces temps bénis, de très nombreuses virées qui se terminaient invariablement aux petites lueurs du matin ! C'est ainsi qu'un jour nous finîmes nos libations chez les parents de Georges. Il les sortit du lit et demanda à sa mère de nous préparer de quoi nous restaurer. La mère

de Georges, qui ne refusait jamais rien à son fils, nous prépara derechef, des poulets avec des frites ! La nuit s'est terminée ce jour-là à 10 heures du matin !

Aujourd'hui

Récemment j'ai repris contact avec Satchmo et Hebe (on s'était perdu de vue depuis des lustres !). Ils font toujours de la musique. 50 ans sur les scènes d'Alsace et d'ailleurs ! Les *vieux de la vieille* sont toujours encore en première ligne. Le temps ne semble pas avoir de prise sur eux ! Ne dit-on pas qu'il n'y a pas d'heures pour les braves ?

Ci-après vous verrez des photos récentes des principaux intéressés. Aux dernières nouvelles ils jouent encore tous dans l'orchestre de bal *Les Chrisalides*. Plus d'un demi-siècle après, Georges, de plus, tient encore les baguettes dans une formation de rock'n'roll de Brumath. Il faut avoir la santé...



Mario Wagner

Mario Wagner était le chanteur des Fellows. Il dut certainement aussi se produire avec d'autres formations de rythme and blues mais j'avoue que mes souvenirs sont un peu flous à ce sujet. Quoi qu'il en soit, nous avons sympathisé. Ce grand garçon (au propre et au figuré) était toujours de bonne composition.

J'avais, en ce temps-là pour habitude d'employer à tout propos l'interjection *Himmel* (ciel !) Ne me demandez pas pourquoi : je serais bien en peine de vous fournir une réponse plausible. Mario, qui s'amusait toujours de la chose, avait fini par me surnommer amicalement de ce sobriquet ! *Himmel* était même devenu notre cri de ralliement.

Au milieu des années 60, lorsque j'ai arrêté mes activités d'organisateur, nos relations se sont distendues. Nous cessâmes même de nous voir.

On ne s'est pas vu durant 25 ans puis un soir, alors que je faisais la tournée des grands ducs avec quelques amis, je l'ai rencontré dans un cabaret de Strasbourg, *l'Aiglon* pour être précis. Après notre cri de ralliement, nous nous sommes tombés dans les bras. Nous avons fêté l'événement en faisant un sort non pas à une, mais à plusieurs bouteilles. Puis nous nous sommes séparés (aux petites heures du matin !) en nous promettant de nous revoir. On ne s'est jamais revus.

25 ans se sont à nouveau passés. Si on devait se revoir demain soir par exemple, je pense que la nuit serait plus courte... Le temps a fait, là aussi, son œuvre...

Je sais que Mario est toujours actif dans les milieux musicaux par ses brefs commentaires qu'il m'arrive de lire sur Facebook...

Autres formations !

La présente monographie est essentiellement consacrée aux Jets. Ces musiciens n'étaient cependant pas les seuls à se produire sur la scène du Coucou-des-Bois. On le constatera sur les photos que je reproduis ci-après pour mémoire.

On y verra d'ailleurs quelques amis chers (dont la plupart nous ont déjà quittés).



Les Jets au Coucou-des-Bois



La lecture des affiches instruira également le lecteur sur le foisonnement incroyable des formations musicales rock et yé-yé dans les premières années de la décennie 60. J'ai lu quelque part qu'il y en avait plus d'une centaine en Alsace !



L'une des photos représente l'orchestre Georges Herber tout au début de cette aventure au Coucou-des-Bois. J'en veux pour preuve qu'on devine encore sur la décoration du fond de scène, le mot : PAPEGAY. Ce mot signifie, en dialecte alsacien : perroquet. C'était aussi le nom de mon cabaret de variétés en ce temps-là.

*Dernière mouture de ce texte fréquemment remanié au fil du temps.
juillet 2018*

Les Jets au Coucou-des-Bois



Cette photo a été prise à l'entrée du Coucou-des-Bois. Il s'agissait d'une terrasse ouverte (qui existe d'ailleurs toujours encore de nos jours). On y voit de gauche à droite : René Laas, (?), (?), Herbert Léonard, Jean Kohl, Fanfan et l'inénarrable Nofts, le batteur des Jets à ce moment-là.

FIN

Pour l'instant !